

A propos de la Bible de Moutier-Grandval

Autor(en): **Duby, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **84 (1981)**

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos de la Bible de Moutier-Grandval

par Georges Duby

Treize siècles de civilisation chrétienne... et dans les premiers temps de cette imprégnation progressive, un objet, déposé là, dans le pays jurassien. Un objet merveilleux, comme un symbole, mais aussi comme une greffe culturelle, implantée pour fructifier. C'est sur cet objet, sur sa signification que je voudrais ce soir concentrer ma réflexion, apportant ainsi ma contribution de médiéviste à cette manifestation de fidélité à la longue histoire d'une nation. Partons donc, si vous voulez bien, vers l'époque carolingienne, c'est-à-dire vers les enfances de la civilisation occidentale. C'est de ce moment en effet que date le grand départ : toute notre culture est sortie de l'effort de quelques hommes de foi et d'espérance qui se sont acharnés, au IX^e siècle, à sortir de la barbarie, à sauver ce qui n'était pas tout à fait détruit de l'héritage antique.

Un monde en effet tragiquement pauvre. Tout s'était pendant des siècles affaîssi, et d'abord les vieilles cités que Rome avait fondées. Plus de routes, plus guère de monnaie, quelques trafiquants, quelques caravanes transportant vers les demeures de chefs de guerre quelques objets rares et de grand prix. Un naufrage, un engloutissement dans la ruralité. Des outils dérisoires, la faim, le creux de la dépression démographique : l'Europe trois fois moins peuplée qu'au temps de l'empire romain. Le gros de l'approvisionnement tiré non pas du champ, mais du pâturage et de la forêt, et la guerre, le pillage, comme l'activité économique la plus profitable.

Justement, les meilleures troupes de guerriers s'étaient formées un siècle auparavant dans les tribus d'Austrasie, dans la province la plus farouche du royaume franc. Conduites par le grand-père, puis par le père de Charlemagne, elles avaient renversé l'ancienne dynastie, repoussé la dernière incursion musulmane, colonisé les peuplades germaniques, enfin dégagé le pape de la pression des Lombards. Une puissance militaire s'était renforcée dans la rudesse, mais elle s'était aussitôt conjuguée à ce qu'il y avait alors de plus jeune dans le christianisme. Alliance fondamentale entre les princes et les missionnaires venus d'Angleterre. De cette alliance, toute la civilisation carolingienne tire ses caractères essentiels.

Les hommes de Dieu qui guidaient les chefs de guerre étaient des moines, bénédictins, étroitement liés à Rome puisque Rome avait directement évangélisé le pays d'Angleterre d'où ils venaient. Ceci les rattachait à la culture antique. Et ce furent ces moines savants, formés dans le cloître à l'étude du latin classique qui incitèrent Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne, à la «rénovation», à rénover, à renouer, à revenir, par-delà les siècles de décadence, à l'âge d'or de la latinité, à ressusciter Rome, la Rome chrétienne de Constantin. L'effet de cette incitation fut la restauration de l'empire d'Occident, en l'an 800 : à Rome, le pape prosterné devant Charlemagne, nouveau César.

Bien évidemment, le roi franc, sacré par les évêques, élu de Dieu, imprégné par l'onction du sacre de la grâce divine, l'empereur franc, couronné par le pontife romain, considéra comme son premier devoir de promouvoir le retour à l'esthétique antique, en plaçant celle-ci tout entière au service du culte chrétien. Ainsi, l'expansion militaire fut-elle indissociablement reliée à une *renaissance*, au sens culturel de ce terme, la première, dans cette chaîne de renaissances qui se succédèrent en Europe jusqu'à la grande, celle du XVI^e siècle.

Le témoignage symbolique de ce retour aux sources antiques, c'est bien sûr la chapelle d'Aix, conçue sur le modèle d'églises de Rome et de Jérusalem, pour que l'empereur,

unique conducteur du peuple de Dieu, apparût s'établir en médiateur entre la terre et le ciel. Pourtant l'œuvre d'art majeure de la renaissance carolingienne n'est pas d'architecture. C'est le livre. Car, dans un monde devenu durant le haut Moyen Age totalement analphabète, où la langue latine classique s'était décomposée en dialectes, où l'écriture latine classique s'était désagrégée en gribouillages illisibles, le livre, le livre nouveau, restauré par les efforts des princes francs dans ces écoles qu'ils avaient à grand peine installées auprès de tous les foyers de christianisation, le livre sacré paraissait le signe même de l'émergence hors de la barbarie. Il était surtout le réceptacle de la parole de Dieu sous la forme latine que l'Occident avait reçue de l'Écriture Sainte. Une parole, des mots, par quoi l'invisible, par quoi le Verbe se trouvent présents sur la terre. Des mots qui sauvent et que les plus grands savants, que les princes de l'église s'appliquaient eux-mêmes, humblement, à calligraphier sur les feuilles de parchemin dans un exercice qui n'était pas séparable de la prière. Le livre paraissait donc un trésor. Pour cela, il se montre à nos yeux comme une châsse. Ce réceptacle est orné de ce que le monde, si pauvre, de ce temps, possède de plus précieux : rien n'est trop beau pour envelopper la parole divine.

Parure extérieure d'abord : sur le double couvercle qu'est la reliure, furent sertis dans le métal le plus précieux des bijoux antiques et des plaques d'ivoire historiées. Cependant le plus riche du décor se trouve à l'intérieur. On le découvre lorsque le couvercle est levé. Alors se montrent des parchemins revêtus de pourpre, couverts de lettres d'or. Enfin, scandant le texte, des illustrations, des images.

N'oublions pas les vertus que ces peuples frustes attribuaient à l'image. Dans l'image, les êtres inaccessibles aux sens de l'homme devenaient vivants. L'image était révélation du sacré, manifestation de l'invisible. Et c'est pourquoi l'art public, celui qui se montre aux yeux du peuple, resta à l'époque carolingienne non figuratif. On avait détruit des idoles païennes, on continuait de les pourchasser, et l'on n'osait pas

présenter à n'importe qui des effigies de personnages qui risquaient d'être confondues avec les anciens dieux du paganisme. A cette époque, l'art figuratif ne se déploie, prudemment, que dans le secret. Il n'est offert qu'aux yeux d'initiés, qu'à des hommes qui sont munis de la grâce divine : les dirigeants de l'église, le souverain, ses proches. L'art figuratif est contenu dans les espaces sacrés, fermés, au voisinage de l'autel, donc dans le livre : en bas-relief sur les ivoires de la reliure, et sur les pages, auprès des mots. C'est là, à l'intérieur du livre, qu'au IX^e siècle s'inaugure l'histoire de la peinture européenne.

Cette peinture est d'inspiration classique. Art humaniste, par conséquent. Au centre de la figuration se place l'image de l'homme, dans sa vérité. Et par le trompe-l'œil, par des effets de perspective, elle est montrée dans son volume. Effectivement les plus saisissantes compositions peintes au IX^e siècle sont des figures d'évangélistes et de souverains assis en majesté, entourés par des simulacres d'architecture inspirés de la plastique antique. Cet art donc s'affirme en totale opposition avec l'art indigène, avec ce que nous appelons l'art barbare, celui des tribus. Ornant les accessoires de la guerre, les épées, les harnais des chevaux, cet art militaire était un art non pas du volume mais du trait, de la ciselure, du signe abstrait et qui ne représentait le vivant que par l'abstraction symbolique.

Les plus anciens de ces livres ornés furent confectionnés au voisinage même du trône carolingien, et l'Antiquité qui revit dans ces évangélistes est très fortement marquée de traits orientaux. Mais plus tard, dans la première moitié du IX^e siècle, au temps de Louis le Pieux, fils de Charlemagne, au temps de Charles le Chauve, son petit-fils, les foyers de création se dispersèrent. Ils s'implantèrent dans les abbayes les plus vigoureuses de l'empire franc, celles que directement protégeaient les souverains. On peut reconnaître dans leur production deux tendances esthétiques. Dans l'extrême Nord-Ouest, à proximité de la Manche, dans une région ouverte

à tout ce qui venait des Îles britanniques, la peinture des livres porte la forte empreinte de l'esthétique des ateliers d'écriture anglo-saxons et elle se trouve proche ainsi de l'esthétique barbare. Mais ailleurs, partout ailleurs, dans l'ancienne Gaule, couverte encore de vestiges gallo-romains, la résurgence du classicisme est triomphante. Les formes latines renaissent toutes vives, printanières, admirables, à Metz, près de Reims, à Saint-Denis. Mais nulle part la renaissance n'est plus fidèle à la tradition classique qu'à Tours.

Tours, la cité de saint Martin. Or, Martin, le plus vénéré des évangélisateurs de la Gaule, était depuis Clovis le patron particulier du peuple franc. Les rois francs conservaient dans leur trésor la chape, le manteau de saint Martin. Et lorsque l'incursion musulmane, en 732, avait menacé Tours, Charles Martel était accouru avec ses guerriers sauvages. A Tours, Charlemagne avait confié l'abbaye de Saint-Martin à son ami Alcuin, un moine anglais qui, poursuivant l'œuvre de tant de missionnaires, avait été à la fois le directeur de conscience et l'instituteur de Charlemagne. Devenu vieux, il s'était établi comme en retraite à Saint-Martin de Tours dont il fut abbé entre 796 et 804. Il avait voulu faire du grand monastère un foyer rayonnant de culture. Dans l'atelier d'écriture organisé sur le modèle anglo-saxon, Alcuin et son équipe avaient travaillé à la révision du texte latin de la Bible et également à mettre au point le type d'écriture qui allait s'imposer dans tout l'Etat franc. On fabriquait ici des livres comme autant d'instruments de rénovation et ces livres furent ornés d'images.

Au temps d'Alcuin, la référence au modèle classique était demeurée à Tours balbutiante. Mais à la génération suivante, les artistes de Saint-Martin avaient vraiment renoué. Ils s'abreuyaient aux sources pures et de cet atelier sortirent des peintures admirables, claires, aérées, peuplées de personnages vrais, établis, mystérieux, dans les trois dimensions de l'espace. Ainsi sur les pages de la grande Bible que le comte Vivien offrit au roi Charles le Chauve. Ainsi sur les pages

de la Bible de Moutier-Grandval qui, à peu près sûrement, fut confectionnée par les moines à Tours.

Elle n'y resta pas. Elle fut portée respectueusement à l'abbaye de Moutier. Donnée, vraisemblablement, par l'empereur. C'était le maître suprême, tous les moines d'Occident le servaient. Et lui devait veiller à les tenir dans la voie droite, à ce que les liturgies monastiques soient les plus somptueuses. Tout ce que produisaient les grands ateliers de l'art monastique était sous le contrôle du souverain, et c'est par lui, par ses mains, que s'opérait la redistribution de cette production dans toute la chrétienté latine.

Il faut que j'insiste sur ce trait de la civilisation européenne il y a douze siècles. Nous avons perdu le sens de la gratuité. Or, à cette époque lointaine, toutes les relations sociales reposaient sur un système de dons, de générosités réciproques. Tous les rapports : au niveau de la seigneurie, on appelait dons les prestations que les paysans devaient rendre aux maîtres de la terre, et ce n'était pas hypocrisie, car les sujets de la seigneurie étaient persuadés d'offrir et, par cette offrande, d'obliger, je dis bien obliger, leur seigneur à leur accorder en contrepartie ces autres dons que sont la sécurité, la paix. De semblables échanges régnaient au niveau le plus élevé, c'est-à-dire au niveau des relations entre les hommes et Dieu : les prières lancées vers le Ciel par toutes les communautés monastiques étaient des offrandes, venues du fin fond du peuple, puisque les moines, les officiants, étaient matériellement entretenus par les donations seigneuriales qui, elles-mêmes, transportaient vers eux ces richesses que l'effort des travailleurs soumis avaient produites. Chaînes d'offrandes aboutissant à la liturgie monastique.

Offrande aussi, l'œuvre d'art, ces livres peints dont je vous parle. L'humanité s'était dépouillée de ses richesses, elle les avait accumulées là, elle les avait consacrées. Gratuitement. Mais non pas inutilement, puisque, comme la prière, l'œuvre d'art, offerte au Seigneur Dieu avait pour but de le contraindre, de le capturer. Il ne pouvait pas faire autrement,

croyait-on, que de répondre à ces donations par ses propres faveurs. Va-et-vient, réciprocité et émulation dans la largesse. Celui sur la terre qui donnait le plus, celui dont les mains devaient être le plus largement ouvertes, c'était le souverain suprême, c'était l'empereur. Par le don gratuit, ces œuvres d'art, superbes mais mobiles, que sont les livres circulaient comme circulent aujourd'hui les tableaux ou les estampes. Elles étaient apportées au monarque depuis les monastères lors de ces grandes assemblées qui, tous les ans, au printemps, réunissaient autour du souverain l'aristocratie de son Etat. Accumulation de trésors aux pieds du prince. Mais ces richesses, le prince ne les retenait pas, elles lui servaient à assurer sa puissance sur son peuple, sur tous les hommes qui dépendaient de lui, en les distribuant, en les répandant. Son pouvoir était source jaillissante de libéralités. Il était le plus libéral, le plus libre de tous, puisque le plus puissant, et afin de rester le plus puissant.

L'empereur a donc fait porter la bible qu'il avait reçue de l'abbé de Saint-Martin de Tours en cadeau, aux moines de Moutier, pensant, par ce bienfait, affirmer sur eux sa prise, son emprise. Mais en même temps, en leur donnant ce livre, issu de l'avant-garde de la nouvelle culture, il entendait répandre les instruments de rénovation générale, ces mots divins, rendus à leur pureté latine, qu'entournaient les emblèmes de la tradition classique. Il voulait ainsi aider les moines de Moutier à mieux remplir leur fonction, à mieux s'introduire dans le texte sacré et à lancer vers Dieu une prière plus efficace, parce que plus richement parée de plus hautes valeurs culturelles. Il plantait dans ce monastère les germes de fertilité spirituelle.

Ici. En plein milieu de l'empire, dans cette partie médiane, sur l'axe même reliant les deux points symboliques du nouvel édifice politique, Rome, la vieille Rome, celle des Césars, et Aix-la-Chapelle, la nouvelle Rome. Dans ce pays abrupt, couvert de forêts, où des communautés de moines avaient choisi jadis de s'établir en pleine solitude. Mais que ces

communautés avaient contribué à civiliser, en appelant les défricheurs à attaquer les bois, à mettre en valeur le sol, à exploiter. S'alliant, eux les moines qui menaient le combat spirituel contre les forces du mal, à ces ouvriers d'un autre combat contre la nature sauvage, les paysans et les bergers du Jura. C'est pourquoi cet objet, cette Bible apparaît avec raison comme le signe le plus éclatant de cette alliance du spirituel et du temporel, du matériel et du spirituel, le signe du renforcement de cette solidarité conquérante dont vous êtes, vous qui m'écoutez, les héritiers fidèles.

Région médiane, et pour cela cruciale. De fait, pendant tout le Moyen Age, ce pays fut le lieu des grands passages. Mais ce fut aussi une zone de fractures politiques, d'écartèlements, de partages. Déjà, après la mort de Louis le Pieux, ce premier partage qui donna naissance à la Lotharingie, province elle-même bientôt déchirée par les rivalités entre puissances, entre la part romane et la part germanique. Eparpillement de petits états. Puis deux moments majeurs de déchirure qui expliquent le destin de la Bible de Moutier : fracture de la réforme d'abord, et le livre transporté vers le refuge catholique de Delémont ; bouleversement de la grande Révolution française, et ce livre, une épave. Non plus donné comme au beau temps des générosités réciproques, mais objet de commerce, vendu et, par le hasard des marchandages, arraché à son pays, exilé. C'est une joie de voir la Bible revenue au milieu de cette nation jurassienne qu'elle a fécondée et dont elle demeure à nos yeux l'emblème de fondation.

*Georges Duby,
Professeur au Collège de France*